Mais sur la route de Fosses il y a de la cavalerie allemande au repos. Un fuyard a apporté cette nouvelle. Une patrouille envoyée en reconnaissance ne revient pas. Le commandant prend le cheval de l'un des gendarmes, donne à l'autre l'ordre de l'accompagner. Il part lui-même reconnaître l'ennemi. Il va attaquer. Les Allemands n'ont pas posté de sentinelles, ils se croient en toute sûreté. Les deux prisonniers, qui ont les yeux bandés, se rendent pourtant compte des préparatifs du combat. Ils donnent les signes de la plus vive terreur. Le commandant, superbement d'en haut, les rassure : On ne les ferait pas marcher devant les soldats belges. C'est la manière allemande. Les Belges, dit-il fièrement, ont l'habitude de présenter leurs propres poitrines à l'ennemi. Il ordonne de les mettre à l'abri derrière l'église du village. Ses hommes s'avancent à pas de loup et tombent à l'improviste sur le bivouac des Allemands. Un champ de tir magnifique ! La surprise de l'attaque sème le désarroi dans le groupe ennemi. Quand il se ressaisit pour la riposte, il a subi déjà de grandes pertes. La compagnie belge se retire après une demi-heure de combat. Elle a perdu vingt hommes, morts ou blessés. Mais la bonne fortune de ce combat a secoué la torpeur morose des soldats. Le commandant relève la tête. Le dégoût ravale de la débâcle s'est libéré dans cette fusillade, la mauvaise colère s'est envolée avec la fumée de la poudre. Le lieutenant VAN KEER a protégé la retraite avec son peloton. Ses hommes ont tiré encore 70 cartouches. C'est beaucoup trop ! Le commandant le tance vertement : Une cartouche vaut mille francs maintenant ! Il est temps de se défilier. L'alarme est donné. La compagnie quitte la grande route et escaladant une pente, elle atteint un petit bois de sapin. Des blessés traînent. Mais où sont les officiers prisonniers ? Enfin le caporal QUATVLIËG les amène. Il a essuyé une fusillade avec son petit groupe de garde. Profitant d'un moment de désarroi les gendarmes, avec leurs montures, ont faussé compagnie. Ils ne prisent sans doute pas ce commandant guerrier.

Vers six heures du matin, la compagnie a quitté Sart-Saint-Laurent. C'est la journée du 24 août. Malgré tout, le commandant ne renonce pas à l'espoir de rejoindre les Français. Dans la matinée les villages de Froide-Bise et de Buzet sont traversés. Quelques patrouilles françaises ont touché Buzet. Les habitants, en outre, assurent que la route de Bois-de-Villers vers Bioul est encore libre. La chaleur devient accablante. Un caporal tombe raide mort. La marche continue vers Bois-de-Villers. Au début de l'après-midi la canonnade redouble d'intensité dans la direction du nord. La ville de Namur résiste-t-elle encore ? On monte vers le village d'Arbre sous un soleil accablant. Des soldats dépenaillés, sans armes, accourent vers 3 heures de l'après-midi. Ils appartiennent à la division de Namur. Ils se sont échappés quand leur colonne a été faite prisonnière à Bioul. Le chemin de la retraite est donc coupé. Un homme qui connaît bien la région, donne le conseil de gagner le bois de Profondeville. Vers cinq heures de l'après-midi, la compagnie gravit une pente raide pour se mettre à l'abri sur les hauteurs boisées. Les hommes sont exténués. Bombardés dans leurs